

Conversation au coin du feu

« Je pense, en fait, qu'animalité, humanité et dépassement de soi, ou surhumanité, sont des facettes indissociables de la nature humaine. Elles constituent les conditions de l'émergence des origines de notre espèce, celles avec lesquelles il nous faudra encore compter pour nous engager toujours plus loin dans le futur. C'est grâce à de telles qualités de nature que l'homme a su créer ce monde de culture et de connaissances au contact duquel se forge la personnalité de chacun. Grâce au savoir cumulatif du génie humain, nous savons que nous ne sommes ni hors nature, ni au centre de l'univers, ni au sommet du monde vivant, ni même, depuis Sigmund Freud, pleinement conscient des ressorts psychologiques de toutes nos actions. En revanche, l'évolution biologique nous a dotés de cette redoutable propriété de nous revendiquer comme libres et, par conséquent, quel que soit d'ailleurs le caractère parfois illusoire de cette revendication, de nous savoir responsables de nos actions. »

Elle posa ses mains sur les pages, des mains vieillies par les ans, parcheminées par les vents, brûlées par les labeurs d'une vie qui s'étirait encore et sans fin. Elle avait froid. Du coin de l'oeil elle voyait les arbres bruns comme le sable et le ciel qui vacillait vers l'orange annonciateur de la nuit. Elle soupira. Comme chaque soir sa sœur allait bientôt frapper à sa porte, un sac de biscuits secs fait de miel et de son dans sa main droite et une bouteille de lait d'une de ses chèvres dans l'autre main, faire pivoter la lourde porte de chêne sur ses gonds rouillés grinçant et venir s'asseoir à côté d'elle, tirer un peu du plaid pour recouvrir ses genoux fatigués et commencer à parler des aléas des heures dernières, des douleurs que lui causent encore ses enfants, des souffrances de son corps perclus, de sa nostalgie des premiers jours où elle était si belle et si crainte, où ses charmes étaient les théâtres des vices et des folies dissimulées, où les hommes libérés du regard de leurs semblables redevaient des bêtes. Comme chaque soir elle allait grignoter ses offrandes et jeter les miettes sur le vieux tapis à jamais inachevé qui recouvrait le sol aux pierres froides et ouvragées et parler des murs et des de ce qu'ils cachent, de ce qu'elle n'avait jamais réussi à faire et de ce qu'elle avait donné tout autour d'elle, et puis quand les premiers rayons d'une aurore nouvelle allaient venir terroriser ses pensées elle allait partir, rentrer chez elle pour se masquer aux couleurs jusqu'aux heures sombres prochaines. C'était toujours comme ça. Chaque soir depuis la naissance du monde.

Elle se rappela les mots qu'un jeune homme, il y a longtemps, avait écrit sur sa sœur. « Tout ce qui vit, existe ou pense, regarde avec anxiété s'avancer ce sombre silence dans cette sombre immensité. » S'il avait su de qui il vantait le mutisme, jamais il ne se serait hasardé à utiliser ces mots.

Cela la fit rire, un petit rire fin et discret qui venait de son ventre qui avait été gros beaucoup trop de fois. Elle posa ses mains sur lui. Sa peau était devenue flasque. Trop souvent distendu il avait perdu le galbe qui avait attiré le corps de son mari si souvent avant qu'il ne fuie, trahi. Il était à présent le seul support de livres et du vieux matou arthritique qui miaulait en même temps que le coq. Il avait été tant aimé, ce ventre. Elle se rappelait le poids de ses enfants allongés, les bras écartés, la joue posée au croisement de ses seins, l'oreille au plus près du cœur, respirant sur le même rythme qu'elle et elle respirant au même rythme qu'eux, sentant contre sa peau le poids fragile de chacune de ces vies qui s'amplifiaient en même temps que le temps, jusqu'à ce que le temps lui-même enfante et que ses enfants rentrent en guerre contre leur père, les délivrent et fassent d'eux les gardiens de leurs frères. Elle ne les avait plus vus depuis lors, mais elle pouvait toujours les sentir. Ils étaient là, au plus profond d'elle. Dans ses entrailles elle entendait leurs voix et leurs bras par centaines qui battaient la roche et frappaient les tambours. Elle les sentait, mais cela ne rendait pas leur absence moins pesante.

Venu des dédales des couloirs elle entendit le son d'un bouton de porte que l'on tourne, d'une porte qui pivote, d'un panneau de bois qui vient frapper un cadre de pierre. Serait-ce sa sœur qui aurait enfin appris la courtoisie de ne pas se faire annoncer par le choc des corps? Fort peu probable. Depuis ses premiers soirs elle ne s'était jamais laissée contrôler par quiconque, et surtout pas par sa sœur.

« Qui est-ce? » lança-t-elle à la pénombre à peine ternie par le rougeoiement des flammes intimes du foyer.

Plusieurs secondes passèrent avant qu'un bruit de pas furtif ne se distingue sur la trame sourde de la demeure presque abandonnée. Elle les reconnut tout de suite, mais fit mine de ne pas savoir.

« Vous qui par delà les mers pénétrez en ma demeure, ne vous faites pas attendre et venez rejoindre la chaleur de mon logis. Je n'ai que peu de choses mais je les partagerai si vous le désirez. Si vous avez faim, un pot de beurre et des tranches de pain sont posées devant moi, et à leur côté de la confiture venue de Crête. Si vous avez soif, je n'ai que de l'eau claire, mais cette eau vous désaltérera comme la neige apaise les brûlures les plus sévères. Rejoignez-moi donc, vous dont je ne connais ni le nom ni le visage, et ensemble partageons un peu de temps et d'histoire. »

Les pas se firent un peu plus rapides tandis qu'ils s'approchaient de la salle où la vieille femme se trouvait, jusqu'à ce que du cadre obscur qui apportait les sons la forme d'un jeune garçon se démarque. Sa peau était encore jeune et libre de toute marque du monde adulte mais son regard était celui de ceux qui savent. Il portait dans sa main droite un livre et dans sa main gauche le sac de cuir couleur de terre qui contenait son instrument dont il ne se séparait jamais. Les flammèches qui léchaient le bois créaient sur son visage un masque qui tour à tour laissait croire à un sourire et à une moue légère, son petit nez projetait sur son profil gauche un bouton d'ombre rieur ou moqueur et ses

cheveux en pagaille d'un naturel noir étaient sous l'effet de la chaleureuse lumière presque de bronze.

« Viens embrasser ta vieille grand-grand-mamie mon cher petit » dit-elle, la voix emplie d'une douceur vive, mais l'enfant ne bougea pas. Elle le regarda, se demandant ce qui l'empêchait de la rejoindre, quand elle vit les marques rapeuses sur ses genoux et la poussière qui recouvrait ses vêtements.

Elle tendit les bras pour accueillir son jeune invité et dans son regard elle ajouta une touche de bienveillance et de reconnaissance tout en chuchotant : « viens me dire ce qui t'est arrivé. »

L'enfant, à petits pas tremblants, se rapprocha. Elle pouvait à présent discerner les traces de sa frustration et le tourment dont son esprit était plein. Quand il fut à portée de ses mains elle le prit sous les aisselles et le déposa sur son genou, murmurant d'anciens mots qui immédiatement firent leur effet. Le jeune garçon commença de pleurer. Pas un pleur lourd et bruyant. Pas un pleur d'enfant. Pas un pleur d'humain. Un pleur opprimé par la frustration et la colère de ne pas comprendre pourquoi il était en train de pleurer, un pleur qui devait sortir et se répandre sur ses joues pour en effacer l'emprise. Un pleur qui aurait dû rester hors de ce monde. Qui n'aurait jamais dû y avoir de place, ni dans aucun lieu, ni dans aucun temps.

Il pleura longtemps et patiemment la vieille femme attendit, utilisant tout son corps pour irradier la tranquillité, la sécurité, la quiétude, se balançant comme les arbres dans la berceuse du vent. Elle passait sa main droite dans ses cheveux, frôlant la peau fine de son crâne et la souplesse de ses boucles d'ébène tout en fredonnant des mots sans parole pour accompagner ce petit être blessé dans sa marche le long de sa souffrance. Elle lui raconta l'histoire des mondes antérieurs, leur naissance et leur adolescence, les guerres qui déchirèrent le ciel et les batailles qui ceindèrent la terre, elle lui raconta les périples de son grand-père et de son père et la félicité lorsqu'il naquit, la beauté du jour qui l'avait accueilli, le sourire de sa mère devant son esprit qui s'épanouissait, chaque mot qu'elle avait prononcé et qu'elle continuait de dévoiler.

L'enfant se retourna alors et le feu dans ses yeux il demanda : « alors pourquoi les autres sont méchants avec moi?! »

Elle lui sourit, l'embrassa sur le front et le posa à côté d'elle, lui tendit un biscuit qu'il prit dans ses petites mains douces et l'interrogea : « pourquoi dis-tu cela? »

- Parce que les autres enfants n'arrêtent pas de m'embêter, répondit-il dans un reniflement. Aujourd'hui, j'étais assis sous le grand chêne qu'il y a à côté de l'école, celui avec les grosses branches lourdes et foncées très hautes, parce que je voulais lire dehors parce que dans la classe les autres enfants font beaucoup de bruit et ils m'empêchent toujours de lire. Alors je suis allé là-bas et puis j'ai commencé à lire ce livre.

Il prit dans ses mains le gros volume à la couverture de cuir et le mit presque dans le visage de la femme. Elle détourna un peu son visage, se saisit du livre et en lut le titre : philosophie naturelle, le Principia Mathematica, d'Isaac Newton.

« Tu comprends ce que ce livre raconte? »

– Oui, ce n'est pas difficile.

Elle contempla sa descendance, à moitié ébahie, à moitié fascinée. Elle pouvait imaginer le comportement des autres enfants.

« Je suis allé sous l'arbre et j'ai commencé de lire. J'ai appris plein de choses. Tu sais que tous les corps sont attirés les uns par les autres par une force qui est inversement proportionnelle au carré de la distance qui les sépare? C'est tout à fait logique, continua-t-il devant le regard coi de son aïeulle, si on se base sur la notion de déformation relativiste de la trame de l'espace-temps, c'est comme si la courbure entraînait un déplacement des objets les uns vers les autres jusqu'à arriver à l'état d'entropie. Mais ce que je trouve incroyable, c'est que Newton a fait tout ça juste avec du papier et un crayon. Dans ma classe les enfants ont besoin d'une calculatrice pour multiplier, alors que lui manipulait des équations dans son esprit. Tu ne trouves pas que c'est super bizarre comme la technologie qui permet de faire des choses super difficiles est utilisée pour faire des choses super simples et que ça rend les gens paresseux? Ça devrait être le contraire, ça devrait aider les gens à aller plus loin plus vite. C'est bizarre ça. »

– Ce n'est pas bizarre du tout, dit-elle dans un sourire.

– Pourquoi c'est pas bizarre?

– Parce que les gens n'aiment pas les choses compliquées. Si on peut faire simple tout de suite, ils pensent que c'est mieux,

– Mais c'est pas mieux. Si tu peux faire les choses simples tout seul, tu peux faire des choses plus compliquées après.

Il la regarda et dans ses yeux elle vit l'éclat de l'incompréhension mêlé à celui du regret. Imaginer que des personnes pouvaient ne pas vouloir apprendre était pour lui une source de douleur en gestation qui ne ferait que grandir à l'avenir.

« Et puis pendant que je lisais les autres enfants sont venus et ils ont commencé à me jeter des cailloux et des branches et ils chantaient des chansons stupides pour se moquer de moi. Je voulais lire et donc j'ai essayé de ne pas les entendre mais quand je les regardais pas ils s'approchaient et ils me poussaient. Et puis là y a Hyppolite qui a pris mon livre et qui a regardé dedans et comme il comprenait pas il a dit que c'était stupide ce que je lisais et il a jeté le livre par terre et il a donné un coup de pied

dedans et les autres ils ont fait pareil et là... et là (ses yeux s'embrumèrent de larmes) j'ai essayé de prendre le livre mais y a Hector qui m'a pris par le bras et qui m'a poussé et je suis tombé par terre. J'avais mal mais je ne voulais pas pleurer alors j'ai pris le livre et j'ai couru dans l'école et ils m'ont traité de poule mouillée alors que c'était pas possible car une poule mouillée ça ne bouge pas alors que moi j'avais couru.

- Et tu as bien fait. Ils auraient pu te faire mal.
- C'est pas grave si j'ai mal. Mon corps peut se réparer. Mais le livre lui il ne peut pas se réparer. Un livre c'est pas vivant, ça garde toutes les marques qu'on lui fait. C'est pour ça qu'il faut être encore plus doux avec les livres qu'avec les gens.
- Mais il faut être gentil avec les gens aussi, tu le sais.
- Oui bien sûr. Mais pas Hyppolite et Hector. Aujourd'hui quand ils ont fait mal au livre je voulais leur faire mal aussi.
- Il ne faut pas faire ça, jamais.
- Mais s'ils le font, pourquoi on pourrait pas le faire nous aussi?
- Parce que ce n'est pas bien. Si tu fais mal ils te referont mal et ça ne s'arrêtera jamais. Quand tu es dans une situation comme celle-là, il faut accepter d'être celui qui reçoit sans redonner. Ça ne marchera pas toujours mais parfois, ça marchera, et tu auras brisé le cycle et c'est ça qui est important. C'est briser le cycle.
- Tu as déjà fait ça toi? Briser le cycle?

Elle le regarda avec douceur. Pouvait-il comprendre de quoi avait été faite sa vie? Pouvait-il accepter? Encore une fois elle plongea dans ses yeux et ses doutes se dissipèrent. Oui, il le pouvait.

« Très bien. Écoute-moi, et fais attention à ce que je vais dire. Je vais te raconter une histoire très vieille. »

- Plus vieille que toi?
- Presque.
- Woah!

L'enfant se pencha, prit un verre d'eau duquel il but une fine gorgée, attrapa un morceau de pain sur lequel il s'empressa de répandre le beurre onctueux à l'odeur de citron et il s'installa rempli de sourire et d'impatience. Comme ce petit garçon aime apprendre, ce dit-elle.

« Quand je suis née, j'étais toute seule. Il n'y avait pas grand chose à cette époque. Mais j'aimais ça. J'aimais être entourée par les arbres, tout comme toi. Je pouvais passer des jours à les regarder pousser, à entendre l'eau glisser sur ma peau, à sentir les miriades de senteurs se mêler entre elles.

J'aimais courir, j'aimais sauter, j'aimais regarder le ciel changer de peau. J'étais amoureuse du ciel. »

- Tu as été amoureuse?
- À en avoir mal, oui. Et puis un jour pendant que j'étais en train de me promener, j'ai rencontré un homme, ton arrière-grand-père. Il était tout juste plus vieux que toi à cette époque.
- Il est où maintenant?
- Je ne sais pas. Nous avons été très amoureux, mais pas tout de suite. Au début, on se voyait de loin. On se faisait des gestes. On se cachait derrière les arbres. On ne savait pas trop comment agir l'un envers l'autre. Et puis un jour il s'est un peu approché et j'ai fait pareil, et on était en face l'un de l'autre et on s'est pris la main et on a marché ensemble. Pendant plusieurs années on a visité le monde autour de nous, on a regardé le ciel allongés sur la terre et on parlait. On parlait de ce qu'on voyait. On parlait de ce qu'on imaginait. Lui me racontait toutes les formes que la terre abritait et comment il pouvait voir des forêts grandir et les rivières couler et les couleurs grandir et mourir et renaître, et moi je lui décrivais les nuages et leurs formes gigantesques et toutes les formes que les cieux contenaient et les couleurs qui changeaient chaque heure de chaque jour et de chaque nuit.

Et puis nous avons grandi et un jour alors que nous étions sur une colline ronde et belle nous nous sommes fait face et nous nous sommes embrassés.

- Embrassé sur la joue?
- Non, sur la bouche. Un baiser d'amoureux.
- Beurk! Moi jamais je ferai ça, c'est sale.
- Nous verrons cela, goussa-t-elle. Nous avons passé de magnifiques années tous les deux. Je te souhaite d'être aussi heureux que je l'ai été à ce moment-là. C'était merveilleux. Et nous avons eu des enfants. Beaucoup d'enfants, et l'un de ces enfants était ton grand-père. Cependant... ton arrière-grand-père a eu peur de nos enfants. Il a eu peur qu'ils grandissent et qu'ils deviennent plus grands que lui. Alors il a décidé de les enfermer. Mais je ne le voulais pas. Ce fut notre première et seule dispute. J'ai crié et je lui ai dit que ses enfants ne lui feraient jamais cela mais il avait peur. Très peur. Alors il les a enfermés. J'allais les voir tous les jours, je leur parlais, je leur apportais à manger et à boire et je leur racontais comment était le monde du dehors. Et puis un soir, j'ai décidé que ça ne pouvait plus durer et que même si j'aimais ton arrière-grand-père, mes enfants étaient plus importants. J'ai donc dit à ton grand-père de blesser son père de telle manière qu'il s'exile de lui-même. Et c'est ce qu'il a fait. Ce soir-là, j'ai perdu celui que j'aimais le plus, mais j'ai gagné bien plus : j'ai gagné l'avenir qui s'est ouvert grâce à mon geste.

- Et qu'est-ce qu'il s'est passé après?
- Après j'ai pris soin de mes enfants. Je les ai aimés. Je les ai aidés. Je les ai vus grandir et je les ai vus aimer. Et puis ton grand-père a commis la même erreur que son père et il a subi le même sort. Mais lui n'a pas voulu s'enfuir. À la place il y a eu une grande dispute. Mais finalement ton grand-père et ses frères et sœurs ont perdu. J'étais très triste encore une fois, mais je ne pouvais pas en vouloir à mes petits-enfants. Ils avaient fait exactement ce que leur père avait fait. Ils avaient eu raison de le faire. Ils avaient eu raison de ne pas accepter leur sort. Alors je les ai aidés. Je les ai aimés à leur tour, et ils ont eu des enfants eux aussi, dont toi, et je vous aime car vous êtes plus que ma chair, vous êtes des parties de moi qui font plus que tout ce que je ne pourrais jamais faire toute seule. Et pour cela je vous aime car vous donnez la vie à ce monde.
- Et c'est pour ça que tu dis que tu as brisé le cycle? Parce que tu as choisi à chaque fois la génération la plus jeune au lieu de celle qui était là avant?
- Exactement. Il n'y a pas un jour où ton arrière-grand-père ne me manque pas. Pas un jour où je ne sens pas sa main dans la mienne. Pas un jour où je veux pas revenir à cette période infinie où nous marchions lui et moi sans avoir à penser à autre chose qu'au ciel et à la terre, à nous. Mais je le fais aussi maintenant.

L'enfant la regarda, les yeux grand-ouverts. Il ne comprenait pas, pas encore. Plus tard, peut-être.

« Alors je devrais accepter que les autres enfants ne comprennent pas ce que je lis et ce que je fais? Je devrais juste me cacher et attendre? »

- Pour le moment, oui. Plus tard, quand ils seront grands, ils comprendront, ils arrêteront de t'embêter.
- Est-ce que tu es sûre, la questionna-t-il, la tête légèrement penchée comme s'il connaissait déjà la réponse mais doutait qu'elle la lui transmette. Comme cet enfant était brillant, se dit-elle.
- Tu as raison de douter. Je ne vais pas te cacher la vérité. Tu l'as sans doute déjà senti dans ton petit cœur d'enfant si intelligent, dit-elle en lui caressant la joue. Je ne sais pas si les enfants du monde vont un jour arrêter de te blesser. L'intelligence dont tu fais preuve leur fait peur, tout comme les arbres et la terre tout autour d'eux leur font miroiter des trésors sans fin alors que chaque parcelle qu'ils exploitent précipitent leur propre fin. Ils puisent dans son corps comme s'il était un puits sans fond et ils pensent qu'ils peuvent le faire sans se soucier de l'énergie qu'ils libèrent tout autour d'eux. Ils ont oublié ce qu'ils sont tout comme ils ont oublié qu'ils peuvent apprendre. Ils ont oublié que c'est une nécessité pour toute vie de regarder autour de soi et non

en soi. Mais depuis qu'ils ont découvert le miroir et qu'ils ont brisé les urnes qui cachait leurs défauts au monde, ils s'exposent comme des paons alors que leur panache est couvert de la même poussière dans laquelle ils ont jeté ton livre. C'est pour cela qu'ils l'ont fait, pour que ce que qu'ils ne comprennent pas soit comme eux, pour se montrer à eux-mêmes que leur laideur n'est pas qu'en eux mais tout autour d'eux. Parce que trouver et enrichir la beauté est l'entreprise la plus difficile que le réel possède, alors que la destruction n'est affaire que d'un seul geste ou d'un seul mot.

Elle regarda son arrière-petit-fils et dans son regard elle vit la peur qu'elle avait fait naître en lui. Elle vit ses mains tremblantes et ses joues humides de souffrances et les sanglots qu'il tentait de contenir à grand peine et elle le prit dans ses bras et le serra, le serra le plus fort qu'elle pouvait pour qu'il sente son amour pour lui et pour toutes choses, pour que sa colère ne prenne pas corps en lui, pour qu'elle ne l'ait pas corrompu.

« Pardon! Pardon mon petit je n'aurais pas dû dire tout cela! Pardon! »

– Ce n'est pas grave mamie, dit-il d'une voix neutre. Je comprends.

Elle l'écarta de lui, honteuse et apeurée de ce qu'elle avait peut-être créé.

– Je comprends ce que tu as dit. Je le savais déjà. Je vois tout ce qu'il y a autour de nous. Je vois que tu ne sors plus, que tu restes ici avec ton vieux chat grincheux, attendant que Tata vienne te voir pour parler avec elle du temps passé. Je vois bien que tu as mal et que tu voudrais que le monde ne soit pas comme il est et que tu regrettes le passé. Mais ce n'est pas de ta faute. Tu ne pouvais pas savoir. Tu ne pouvais pas savoir que le futur allait être comme il est. Tu pouvais juste espérer que tes enfants comprendraient et qu'ils ne te feraient pas de mal. Mais c'est comme ça. C'est comme Newton. On peut prédire le mouvement des étoiles et des planètes sur des millions d'années mais on ne peut pas savoir ce que l'humain fera demain parce qu'il ne se comprend pas lui-même et qu'il ne veut pas le faire. Il pense que ce n'est pas utile. Il pense que les autres n'ont pas d'importance parce que les autres sont autre part alors que lui il sait où il est. Mais c'est pas de ta faute. C'est de la faute à personne du passé.

– Mais j'aurais pu éviter cela! Si seulement j'avais compris ce que mon amoureux avait vu...

– Tu ne le pouvais pas, dit-il en lui passant la main sur la joue, une main chaude, délicate, vivante. Tu ne le pouvais pas. Et c'est mieux comme ça.

– Pourquoi dis-tu cela?

- Parce que ce que grand-grand-papi a vu lui a fait si peur qu'il a préféré que la vie n'existe pas en dehors de lui alors que toi tu as espéré. Grâce à toi nous sommes vivants alors que sans toi la vie n'aurait pas existé du tout. Maintenant, finit-il en se redressant dans un geste profondément adulte, repose-toi en attendant Tata, et laisse-moi essayer de faire ce que tu n'as pas à faire.
- Qu'est-ce que tu veux faire?
- Je vais essayer à mon tour, dit-il en souriant.

Il prit la tartine qu'il avait grignoté et la termina en deux coups de mâchoire, prit son livre sous son bras et se dirigea vers la porte. Arrivé près du feu, il le regarda, déposa son livre sur le sol, se saisit d'une bûche et la déposa dans le foyer dont l'éclat orangé vacillait sous la fatigue. Il se baissa, reprit son livre et, dans l'encadrement de la porte, il s'arrêta.

« Tu sais que le feu est la première invention de l'humain? »

- Oui, je m'en souviens.
- Moi je l'ai lu. J'ai lu que tout est parti de lui, de la maîtrise du feu, que c'était comme ça que les premiers humains se chauffaient avant. Que c'est grâce à ce savoir qu'ils ont pu survivre.
- Je ne vois pas où tu veux en venir...
- Ce que je veux dire, c'est qu'il suffit de rappeler ça aux humains, que c'est le savoir qui les protégeaient au début. Peut-être que c'est comme ça qu'ils se rappelleront.
- De quoi? De quoi devraient-ils se rappeler?
- De ce qu'ils sont. Bonne nuit grand-grand-mamie.

Il passa la porte et pendant quelques secondes seul le bruit de ses pas résonna dans la pièce. Puis la bûche qu'il avait déposée s'embrasa et la lumière se répandit de nouveau dans la pièce, couvrant son départ. La vieille femme resta immobile, son regard encore posé là où s'était trouvé sa descendance, la bouche légèrement entrouverte. Puis un nouveau bruit vint, un bruit plus fort, plus pressant, et sa sœur pénétra la pièce, son pot de lait et ses biscuits dans un panier à demi troué.